

Paulina ou la sagesse maya pour l'avenir...

Invitée par Entraide & Fraternité, Paulina Aguilar a raconté le Guatemala, la cosmovision maya et la philosophie du « Buen vivir » (Bien vivre) lors d'une rencontre-partage organisée par l'ACRF-Femmes en milieu rural à Havelange.



Maïder Dechamps

Rencontre-partage ce mercredi-là, à la Ferme des Til-leuls, à Havelange, sous la houlette de Marie-José Meessen et d'Amandine Henry, l'animatrice d'Entraide & Fraternité (E&F), ONG de coopération au développement international. Concrètement, E&F soutient 31 communautés et 8 associations communautaires de l'Altiplano (région du sud-ouest du Guatemala) pour les aider à renforcer leurs systèmes de production et d'autogestion. « Nous travaillons pour le droit des peuples à reprendre le pouvoir sur leurs modes de production et d'alimentation », explique Amandine Henry.

Le groupe a rencontré Paulina Aguilar, coordinatrice du programme de développement CDRO, actif dans des communautés paysannes au Guatemala. Cette année, c'est sur ce pays, où les inégalités socio-économiques sont parmi les plus abyssales d'Amérique latine, que la Campagne de Carême d'E&F met l'accent. L'après-midi a été l'occasion d'apprendre que deux tiers de la population guatémaltèque vit en situation de pauvreté et que près d'un enfant de moins de cinq ans sur deux y souffre de malnutrition.

Le modèle de développement occidental, avec ses mines, ses puits de pétrole, ses monocultures géantes pour produire du biocarburant, ses barrages électriques, devait soi-disant apporter une amélioration au Guatemala et s'érigerait en solution contre la faim. En fait, c'est l'inverse qui s'est produit, puisque la population manque désormais de terre pour cultiver

et que les plus pauvres ont été repoussés vers les parcelles les plus ingrates. Pendant les 36 années de guerre civile (1960-1996, 200 000 morts), les résistants aux expropriations en faveur des multinationales ont payé le prix fort. Les Mayas et les indigènes, qui constituent encore 60% de la population, ont été particulièrement persécutés.

Trois fois discriminées

« La plupart des femmes, au Guatemala, sont triplement discriminées, explique Paulina Aguilar. D'abord parce qu'elles sont Mayas, ensuite parce qu'elles sont femmes, enfin parce qu'elles sont pauvres. Nous devons donc travailler ces trois dimensions: le racisme, le sexisme et la pauvreté. Nous nous y employons en misant sur l'éducation, la « capacitation » (notamment en matière d'agroécologie et de consommation responsable, ce qui renforce l'autonomie alimentaire et le tissu local) et la formation politique, afin de pouvoir se faire entendre, faire respecter nos droits et avoir de l'influence dans les sphères décisionnelles. Cela nécessite de la participation citoyenne. » Or la répression reste sévère... Dans son village de Totonicapán, sept « leaders » paysans refusant la privatisation de l'eau et de la terre ont été exécutés par les forces gouvernementales en 2012.

La cosmovision maya

La trentenaire a apporté avec elle une affiche représentant schématiquement la façon dont son association

se fonde sur la cosmovision maya (photo). « La couleur bleue représente le ciel et les lacs. Dans la cosmovision, l'eau n'est pas « minérale » comme vous le dites ici, elle est vivante, c'est un être vivant et on ne peut pas vendre un être vivant ! D'ailleurs, on sacralise tout: on dit la « sainte eau », les « arbres divins »... Avant de couper un arbre, on en demande la permission à la Terre Mère. Le jaune symbolise le maïs et le soleil. Le vert, c'est la relation entre l'homme et la cosmogonie, c'est-à-dire les liens entre moi et l'eau, moi et la terre... Enfin le rouge, c'est le sang versé par les Mayas lors de la Conquête, même si ne nous sommes pas dans la rancœur, mais que nous dirigeons cette mémoire vers quelque chose de positif, vers du développement. Toutes les lignes représentent les relations entre les êtres humains et la communauté. L'ensemble de notre travail est fondé sur des valeurs de soutien mutuel, d'unité et de solidarité, en particulier entre les femmes. Ce sont des principes millénaires d'entraide: tu m'aides dans mon champ, je t'aide dans le tien... Sans calcul individuel mais pour le bien de la communauté. »

Le changement... par les femmes

Au niveau familial, la femme est souvent porteuse de changement, même si la société guatémaltèque est encore très patriarcale. À une participante qui demandait « Et pendant ce temps, que font les hommes ? », Paulina répond: « Les femmes ne sont pas propriétaires des terres, mais elles convainquent leurs maris de passer à l'agroécologie parce que cette terre, un jour, sera celle de leurs enfants. Les hommes commencent à écou-



Maïder Dechamps

ter... Les femmes veulent montrer que des alternatives locales existent, que ces modèles fonctionnent et elles veulent faire remonter ces infos vers les autorités. C'est difficile, mais ce n'est pas impossible. C'est le projet de plusieurs années, voire d'une vie. Et le combat continue de génération en génération: ma mère ne savait ni lire ni écrire. C'est parce qu'elle a découvert une association communautaire qu'elle m'a donné accès aux conditions nécessaires pour étudier et continuer la lutte. Nous restons dans la pauvreté, mais plus aussi extrême que pour la génération de ma mère. »

■ Maïder Dechamps

Pour en savoir plus et soutenir ces projets: www.entraide.be

Le Buen vivir : l'harmonie dans la sobriété

Chaque jour, la publicité nous assure que « bien vivre », c'est « augmenter son pouvoir d'achat » et « consommer ». Un système de l'épuisement qui, on s'en rend de plus en plus compte, épuise la planète et les humains, qui tentent de rester debout dans cette société qui fuit en avant. Pourtant, le développement n'est pas forcément synonyme de croissance infinie et de « toujours plus ». « Pour nos communautés, le développement, c'est la coexistence avec la nature », dit en substance un paysan guatémaltèque dans une vidéo présentée par Entraide & Fraternité. « C'est vivre bien physiquement et spirituellement là où tu es. Montrer aux jeunes qu'il y a un avenir ici et qu'ils ne sont pas obligés de partir aux États-Unis... »

Il faut dire qu'en matière de Buen vivir (« Bien vivre »), ces héritiers de la culture maya ont beaucoup à nous apprendre. Il ne s'agit pas de profiter d'un « bien-être lascif » ni de « faire bombance », mais bien de mener une « vie heureuse, simple, sobre, en plénitude et en harmonie avec tout ce qui nous entoure, humains et nature ». À l'opposé du consumérisme, ce principe donne la priorité à l'être et non à l'avoir. Une approche qui fait de plus en plus écho chez nous aussi et que l'on appelle ici « sobriété heureuse » ou « simplicité volontaire ». Même l'ONU s'en inspire pour ses Nouveaux Objectifs du Millénaire pour le Développement.

Il ne s'agit évidemment pas de prôner le renoncement auprès de populations pauvres, mais de miser sur la simplicité et la prospérité partagée, car « nul ne peut vivre bien si les autres vivent mal », rappellent des spécialistes du Buen vivir. Chez les Mayas, le dévelop-

pement doit bénéficier à tous, et non pas tendre à l'enrichissement personnel de quelques-uns au détriment de tous les autres.

José et Sibélia, deux paysans guatémaltèques font vivre dix personnes avec une parcelle de moins d'un quart d'hectare grâce à l'agroécologie et au tissu local. « Pour nous autres, indigènes, la prospérité, ce n'est pas lié au compte en banque ou à une carte de crédit, mais bien à la fertilité de la Terre. » Pour les Occidentaux, Dieu est dans le ciel, il est propriétaire de la Terre et en a donné les clés aux Hommes. On ne peut que constater que cela a mené à sa destruction, explique encore ce paysan. « Dans la cosmovision maya, nous ne sommes pas les propriétaires de la Terre. C'est la nature elle-même qui est sacrée. » D'où l'un des principes du Buen vivir, qui est également une des bases de la permaculture: « Prendre soin de la terre pour prendre soin des Hommes. »